

Exemple de copie d'un candidat de la session 2007

Afin d'éclairer et de compléter le rapport sur la session 2007 de l'épreuve de composition française, nous proposons ci-dessous, recopiée telle quelle (à l'exception des quelques fautes d'orthographe, qui ont été corrigées) une copie qui a obtenu la note 12.

Le but que nous nous proposons en publiant ainsi une copie n'est en aucun cas de proposer un modèle à suivre ou un idéal dont il faudrait se rapprocher, mais plutôt de mettre en avant un exemple parmi d'autres de devoir honnête, ni excellent ni mauvais, afin d'encourager les candidats dans leur préparation, et de leur montrer, en un mot, que le travail paye.

Cette copie comporte bien entendu des défauts et des qualités que nous choisissons de ne pas énumérer, mais son intérêt principal en tant qu'exemple est qu'elle témoigne d'une bonne connaissance des œuvres, et qu'elle s'attache avec sérieux à cerner le sujet, c'est-à-dire qu'elle réunit les deux conditions qui donnent à un candidat les moyens de réussir son épreuve de français.

Au cœur de nombreuses discussions philosophiques, l'imagination s'est vue attribuer d'autant d'effets positifs que négatifs. L'ambiguïté régnant autour de celle-ci, l'ambivalence des opinions quant à ses effets tient à sa puissance et à sa capacité à créer des images que le réel ne peut offrir. René Girard dans *Mensonge romantique et vérité romanesque* a, semble-t-il, une vision très réductrice des effets de l'imagination qui ne sont que des rêves de l'esprit, branlants devant la réalité : « c'est du Moi et du Moi seul que l'imagination tire sa force. C'est pour le Moi qu'elle bâtit ses splendides palais. Et c'est le Moi qui s'y ébat dans un bonheur sans nom jusqu'au jour où le perfide Enchanteur réalité effleure les fragiles constructions du rêve et les réduit en poudre. »

L'ironie de la dernière phrase témoigne de l'opinion de René Girard quant à l'imagination : constructions fragiles, comme de la « poudre aux yeux », que le Moi (le sujet, la personne) a besoin de construire pour être heureux. Mais ce bonheur offert par l'imagination n'est selon René Girard que furtif, éphémère, puisqu'une simple allusion à la réalité « les réduit en poudre ». La réalité apparaît alors à travers une personnification, on ne peut plus ironique : « le perfide Enchanteur réalité... »

Cette vision plutôt réductrice d'une imagination branlante et individualiste est à nuancer face aux trois œuvres au programme. En effet, si l'imagination tire bien sa force du Moi et est entretenue par les libations de l'esprit, elle s'inspire aussi des livres et de l'art. Elle ne laisse alors plus une simple trace « dans le Moi » seul, mais tout être sensible peut être touché par l'imagination d'un autre. Par ailleurs l'imagination ne semble pas être à l'origine d'un bonheur éphémère, elle est tributaire semble-t-il de bien plus de qualités que de simples constructions (« splendides palais »). Cependant, et c'est ce que veut nous montrer René Girard, l'imagination reste une puissance ambiguë dont les effets peuvent être douloureux face au réel. Les trois grands axes précédemment cités correspondront aux trois parties de cette composition.

L'insistance avec laquelle René Girard attribue l'imagination au Moi nous invite à réfléchir dans un premier temps sur les fondements de l'imagination, de sa force.

Si l'imagination n'est imputable qu'au Moi, alors chacun imagine les choses telles qu'il les voit, telles qu'il veut les voir. « Les sens et l'imagination ne diffèrent que du plus et du moins » souligne Malebranche dans son œuvre philosophique *De l'Imagination*.

Ainsi la perception de chacun, l'imagination de chacun est imperceptiblement liée aux sens et dépend de chacun. « J'imagine que ce que je dis est comme je le dis » affirme Don

Quichotte à Sancho Panza lorsqu'il lui décrit sa « Dulcinée du Toboso », « je l'imagine comme le veut mon désir ». Ainsi les images qui se forment dans l'esprit de Don Quichotte ne sont issues que de sa volonté. C'est pourquoi, alors que Don Quichotte la décrit comme une femme puissante (« comme un taureau ») imposant le respect, Sancho répond : « c'est qu'elle est solide la garce ! » Quel comique de situation a introduit ici Cervantès en opposant le fruit de deux imaginations totalement différentes, celle de Sancho Panza étant certainement plus proche de la réalité. Ce même effet est visible dans l'œuvre de Proust où Swann voit en Odette de Crécy, une jeune courtisane, une figure que personne n'avait jamais vu en elle avant lui : la Zéphora de Botticelli ! Ces multiplicités des imaginations, cette personnalité propre à l'imagination de chacun est, selon Malebranche, due à une constitution particulière des fibres du cerveau. Plus celles-ci sont « molles », plus on peut être sujet à l'imagination. Ainsi pour Malebranche, femmes et enfants, présentant une mollesse remarquable des fibres de leur cerveau, sont plus malléables et donc plus aptes à imaginer. Le Docteur Cottard semble lui n'être capable d'aucune touche d'imagination puisque l'évocation de Sarah Bernhardt qui va « brûler les planches » reste pour lui énigmatique.

Ainsi la force, la puissance de l'imagination de chacun semble effectivement trouver sa source au plus profond du Moi. Le Moi entretient alors ses images par une puissance de création qui, elle, semble pouvoir s'inspirer d'effets extérieurs au Moi, d'affects que le Moi peut ressentir : les livres de chevalerie, les œuvres d'art, les passions. Alors que Swann n'avait trouvé, lors de leur première rencontre à l'opéra, que des traits repoussants dans le visage d'Odette, le fait de s'apercevoir, par le regard d'un autre, qu'Odette pouvait être une femme parfaitement désirable, a engendré chez Swann un changement de perspective : on assiste alors à la métamorphose de cette cocotte aux traits anguleux et aux yeux lourds et globuleux, en une œuvre Florentine splendide : la Zéphora de Botticelli. L'imagination de Swann a donc été stimulée par le regard d'un autre et nourrie de sa connaissance en art. De même, les lectures passionnées de Don Quichotte des romans de chevalerie ont provoqué chez lui un processus d'assimilation de mimétisme considérable : partout il voit des épreuves, des géants, les auberges se transforment en château, les prostituées en gentes dames, tant l'entourage de Don Quichotte est décoré des images que lui ont inspiré les romans de chevalerie.

Ainsi soutenue par des sources autres que les créations de l'esprit, l'imagination donne force et courage à Don Quichotte face à la réalité, et l'affirmation de René Girard quant à la fragilité de l'imagination face au réel perd ici toute sa crédibilité : en effet, alors qu'il est vieux, squelettique, semblable à une sculpture de Giacometti, Don Quichotte affronte avec ardeur un Biscayen dont il vient à bout.

Et c'est encore la force de son imagination qui, malgré son état de santé, lui permet de continuer son périple : « il buvait une cruche entière d'eau fraîche et se sentait aussitôt apaisé et guéri. »

Ainsi, même face au réel, l'imagination née des créations du Moi et inspirée de l'imagination des autres fait face au réel sans nécessairement s'écrouler, permettant ainsi de trouver un certain bonheur dans un monde pourtant bien réel, « le Moi peut s'y ébattre dans un bonheur sans nom » sans pourtant risquer la désillusion face au réel.

La force de l'imagination de Don Quichotte permet à celui-ci de fuir une vieillesse ennuyeuse et monotone, qu'il remplace avec joie par une aventure chevaleresque dont il est le héros ; rien ne semble pouvoir l'empêcher de suivre ses idées, même la naïveté rationnelle de Sancho Panza qui tente de raisonner son maître lorsqu'il prend des moulins pour des géants (« c'est dans la tête que vous avez des moulins »). Cette échappatoire à la triste réalité est permise par une imagination forte que présente également Swann lorsqu'il entend avec émotion, la sonate de Vinteuil à la soirée de Madame Sainte-Euverte, lui rappelant ainsi non

pas la tristesse de ce qu'il vit (Odette est partie avec Forcheville) mais au contraire la fraîcheur et la beauté de la première fois où il l'a entendue chez les Verdurin, en présence d'Odette, phrase musicale qui fut d'ailleurs « l'hymne national de leur amour ».

Ainsi l'imagination nous permet de fuir parfois une réalité douloureuse, ce que René Girard ne nie pas puisqu'il parle de la réalité comme d'un être perfide, et, par là, elle permet la réalisation, certes imaginaire, de certains de nos désirs. Ainsi, l'homme jaloux par les fruits de son imagination doit finalement se plaire dans cette situation puisqu'il l'entretient par la création incessante de nouvelles images, il se plaît certainement dans cette situation où il peut être plaint par les autres. Le meilleur exemple à ce sujet semble être Chrysostome, « qui souffrait des tourments bien réels d'une jalousie imaginaire ». Jusqu'à ce que la prétendue responsable du malheur de cet homme ne s'exprime, tout le village plaignait Chrysostome du mal que lui causait la belle Marcelle. Autre exemple de réalisation de désir sous l'effet de ce qui nommera la folie d'un pauvre gentilhomme, l'aubergiste organise le sacre de Don Quichotte en chevalier !

Enfin, une puissance de l'imagination face au perfide Enchanteur réalité est celle de finalement pouvoir conduire vers la connaissance et le progrès, vertu cognitive que Malebranche reconnaît à l'imagination, malgré tous les défauts qu'il a pu lui trouver. Car en entraînant son périple chevaleresque, Don Quichotte cherche certes à satisfaire ses délires imaginaires, mais il emmène avec lui des valeurs oubliées dans cette Espagne terrorisée par la Sainte Hermandad, en tentant de les transmettre et de les réinstaurer. L'exemple le plus marquant est celui de la libération des prisonniers par Don Quichotte qui se prend alors pour un libérateur, un envoyé de Dieu.

Pourtant, malgré toutes ces vertus que l'imagination semble présenter, celle-ci reste fragile comme le souligne René Girard face à la force de la réalité. Et cette fragilité fait de l'imagination une source possible de souffrance, de désillusions voire d'aliénation.

La jalousie entretenue par Swann, qui cela dit, se rapprochait fortement de la réalité, a rendu sa vie douloureuse, il a même voulu mourir « tout cela pour une femme qui n'était finalement pas son genre ».

Source d'hallucinations également pour Don Quichotte qui voit Renaud de Montauban, personnage de roman, sortir de l'auberge, qu'il prend pour un château où il se rend. Comment ne pas soupçonner l'imagination alors comme source de folie ? Tous les personnages dans l'entourage de Don Quichotte font chorus pour désigner les livres de chevalerie et son imagination florissante comme source de sa folie : « il lisait tellement et dormait si peu que son cerveau se dessécha si fort qu'il sombra dans la folie ». Cependant, la folie de Don Quichotte reste à nuancer, toute l'ambiguïté de ce fait réside autour du chapitre 25 où il décide lui-même de devenir fou. Or « n'est pas fou qui veut » comme l'a si justement souligné Lacan.

Alors que René Girard décrivait l'imagination comme une fragile construction de notre esprit, comme un bonheur illusoire dont le poids est infime face à la réalité, face à la douleur du réel, il semble que l'imagination puisse malgré tout se présenter comme une source de progrès, comme un point de départ vers la connaissance. Comment un scientifique pourrait-il découvrir de nouvelles choses s'il n'imagine pas, s'il ne se fonde que sur tout ce qui a déjà été trouvé ? L'imagination se présente de plus comme un ciment social, comme en témoigne les livres religieux, et permet l'établissement d'une hiérarchie sociale.

Dangereuse certes, dans la mesure où elle peut entraîner dans le malheur de la désillusion et la folie, l'imagination reste étonnamment riche en qualités et forte devant la

réalité. « Reine des facultés » comme l'a dit Baudelaire, et non des illusions comme semblait le dire René Girard.